

Remarques sur la théorie de la décroissance

par Drieu Godefridi (*)

Mars 2007

“J’aimerais nous renvoyer au temps de la civilisation des Bonobos”
Serge Latouche¹

“I’m already thinking ahead to the necessity of these authoritarian methods in
order to save the human species”
Hans Jonas²

La décroissance est un concept à la mode; des séminaires sur la décroissance sont organisés dans nos universités, des colloques internationaux rassemblent sur le sujet des experts du monde entier, la presse généraliste s’en montre de plus en plus friande. L’objectif de cet article est (1) de définir la décroissance, (2) d’en examiner la généalogie théorique et (3) d’évaluer les effets pratiques de son hypothétique mise en œuvre. Il sera temps, alors, de conclure sur un concept qui n’est peut-être pas aussi neuf et engageant que ses promoteurs le soutiennent.

1. Définition

“Pour concevoir la société de décroissance sereine et y accéder, il faut littéralement sortir de l’économie. Cela signifie remettre en cause sa domination sur le reste de la vie, en théorie et en pratique, mais surtout dans nos têtes. Une réduction massive du temps de travail imposé pour assurer à tous un emploi satisfaisant est une condition préalable. (...) On peut (...) synthétiser tout cela dans un programme en six « r » : réévaluer, restructurer, redistribuer, réduire, réutiliser, recycler. Ces six objectifs interdépendants enclenchent un cercle vertueux de décroissance sereine, conviviale et soutenable. On pourrait même allonger la liste des « r » avec : rééduquer, reconvertir, redéfinir, remodeler, repenser, etc., et bien sûr relocaliser, mais tous ces « r » sont plus ou moins inclus dans les six premiers.”³

¹ S. Latouche, *Le pari de la décroissance*, Paris, Fayard, 2006, p. 95.

² H. Scodel, “An interview with Professor Hans Jonas”, *Social Research*, juin 2003.

³ S. Latouche, “Pour une société de décroissance”, *Le Monde diplomatique*, novembre 2003.

Décroissance : théorie selon laquelle il faut amener l'humanité à consommer moins de richesses, sous peine d'épuiser les ressources naturelles et de causer des dommages graves et irréversibles à notre environnement.

La décroissance économique ne serait que le prélude à une décroissance démographique, le volume actuel de la population mondiale étant réputé intenable pour la "biosphère".

2. Généalogie de la décroissance

La théorie de la décroissance est la reprise, en plus radical, du concept de "croissance zéro" prôné dans les années 70 par le "Club de Rome".⁴

Idéologiquement, cette théorie repose (1) sur une vision malthusienne de l'économie qui veut que les ressources de la Terre étant limitées, il faut enrayer d'autorité la progression de la population mondiale si l'on ne veut pas condamner notre espèce à un brusque basculement dans la famine et (2) sur l'idée que l'humanité, trop nombreuse, menace la "biosphère", l'environnement.

2.1. Malthus : l'humanité comme menace pour elle-même

Le pasteur et économiste anglais Thomas Robert Malthus (1766-1834) tenait que la population progresse de manière géométrique⁵ et la production alimentaire de manière arithmétique,⁶ et il en concluait que l'avenir de l'humanité est menacé si les individus sont laissés libres de se reproduire à leur

⁴ A. Jacquard, *Mon Utopie*, Paris, Stock, 2006 : "C'est donc, dès maintenant, non pas seulement une "croissance zéro" comme l'avait proposé le Club de Rome, mais une décroissance de la consommation des plus riches qui est nécessaire."

⁵ Une progression géométrique est une suite de nombres rangés dans un ordre tel que chacun d'eux s'obtient en *multipliant* un nombre constant à celui qui le précède (1, 2, 4, 8, etc.).

⁶ Une progression arithmétique est une suite de nombres rangés dans un ordre tel que chacun d'eux s'obtient en *ajoutant* un nombre constant à celui qui le précède (1, 2, 3, 4, etc.).

guise.⁷

Les thèses de Malthus reposent sur une vision statique des ressources naturelles et de la technique. L'histoire humaine depuis la révolution industrielle montre que le progrès technique permet, à l'inverse de ce que prévoyait Malthus, de nourrir à chaque génération davantage d'individus, notamment en exploitant des ressources que les avancées techniques mettent nouvellement à notre portée.⁸

Reprenant à leur compte la contradiction qu'avait cru déceler Malthus, les partisans de la décroissance font valoir que notre monde, espace fini, n'est pas capable de nourrir une infinité d'êtres vivants.⁹ Il revient à l'économiste et statisticien américain d'origine roumaine Nicholas Georgescu-Roegen d'avoir mobilisé au profit de cette thèse classiquement malthusienne la deuxième loi de la thermodynamique, la loi de l'entropie, pour affirmer la dégradation inéluctable, par leur usage, des ressources naturelles utiles à l'humanité, et cela quels que soient les progrès techniques, lesquels sont inaptes à *créer* de nouvelles ressources.

Toutefois, si le progrès technique ne crée pas de nouvelles ressources, il les *invente*, et cela de deux manières : d'une part en conduisant à une exploitation plus efficace des ressources connues (par exemple les terres agricoles), d'autre part en amenant l'homme à exploiter des ressources dont il n'avait

⁷ *An Essay on the Principle of Population as it affects the Future Improvement on Society, with Remarks on the Speculation of Mr. Godwin, M. Condorcet and other Writers*, 1798, réédité en 1926 par MacMillan, à Londres. Je remercie M. Charles De Smet d'avoir attiré mon attention sur plusieurs passages de l'œuvre de Malthus.

⁸ Entre 1776 et 1975, la population mondiale était multipliée par six, tandis que le P.I.B. mondial était multiplié par *quatre-vingt*. Pour prendre le cas d'un pays émergent, l'Inde était en famine perpétuelle quand elle comptait quelques centaines de millions d'habitants; maintenant que plus d'un milliard d'âmes la peuple, plus personne n'y meurt de faim : entre-temps, ce pays a fait le choix du progrès technologique – la “révolution verte”⁸ – et d'une relative libéralisation économique. Voy. G. Sorman, *La nouvelle richesse des nations*, Paris, Fayard (Poche), pp. 217 et s.

⁹ S. Latouche, 2006, p. 44.

jusque-là pas même conscience. L'énergie nucléaire est un bon exemple : la technique n'a certes pas créé l'énergie nucléaire, mais sa découverte a doté l'homme d'une source d'énergie qui dépasse les visions les plus fabuleuses des siècles précédents.¹⁰ A ce titre, la thèse de Georgescu-Roegen comme, avant lui, celle de Malthus, pêche par sa vision statique des ressources naturelles et de la technologie.¹¹

D'un point de vue empirique, constatons que la globalisation des échanges est concomitante d'un recul généralisé de la faim dans le monde. Les rapports successifs de l'Organisation des Nations-Unies pour l'alimentation et l'agriculture (FAO) en attestent : jamais autant d'êtres humains n'ont habité la planète; jamais la proportion d'hommes souffrant de faim n'a été aussi faible.¹²

Faut-il cependant concéder l'existence d'un seuil de population,

¹⁰ Ce n'est pas à dire que la disponibilité de certaines ressources, telles que l'eau, ne soit problématique ; elle l'a, du reste, toujours été. La rareté, en soi, ne doit pas être discutée, personne ne la conteste, c'est sa gestion qui doit l'être. Le marché s'est révélé supérieur à la planification dans la gestion de cette rareté, parce qu'au travers du mécanisme des prix libres, il permet une gestion optimale de l'information économique. Tous, nous détenons une part d'information sur nos besoins, nos goûts et nos préférences; le marché absorbe et diffuse, de manière souple et rapide, la plus grande part de cette information grâce à l'évolution des prix, incitant les différents acteurs économiques à s'ajuster constamment. Cette information, toujours mouvante et qui ne se manifeste qu'à l'occasion de ventes et d'achats réels, est constitutivement hors de la portée d'une quelconque autorité centrale. La gestion décentralisée de l'information est ce qui fonde la supériorité du marché sur les différents avatars de la planification économique.

¹¹ Force est de constater que les prévisions concrètes d'épuisement de telle ou telle ressource naturelle par les adeptes de Malthus n'ont pas résisté au passage du temps; par exemple "Halte à la croissance ? Rapport sur les limites de la croissance" (par Donella et Dennis Meadows, Jorgens Randers et William Behrens, traduit de l'anglais, Paris, Fayard, 1972), un ouvrage largement promu par le Club de Rome et vendu à quatre millions d'exemplaires à l'époque, annonçait l'épuisement des ressources pétrolières pour 1992.

¹² Voy. *L'état de l'insécurité alimentaire dans le monde*, rapport publié en 2005 par l'Organisation des Nations-Unies pour l'alimentation et l'agriculture (FAO), <http://www.fao.org/docrep/008/a0200f/a0200f00.htm> ; voy. également J. Norberg, *In Defense of Global Capitalism*, Cato, 2003, pp. 31 et s.

même théorique, au-delà duquel les ressources naturelles seraient insuffisantes à nourrir tout le monde ? Nous ne le pensons pas, pour deux raisons logiques, l'une et l'autre décisives. D'une part, si les six milliards d'êtres humains qui peuplent actuellement la Terre en épuisaient les ressources, que dire du volume cumulé de la population humaine à travers l'histoire depuis la genèse de l'humanité, soit approximativement 100 milliards d'êtres¹³ ? C'est à la disparition de la plupart des ressources naturelles que l'on aurait, logiquement, dû assister depuis fort longtemps. Or non seulement la plupart de nos ressources n'ont jamais été aussi abondantes, mais elles n'ont jamais été aussi bon marché.¹⁴ D'autre part, le progrès technique n'a jamais été aussi soutenu et fécond que de nos jours. Bien malin, par conséquent, qui pourrait déterminer de manière crédible un "seuil malthusien".

2.2. La Deep ecology : l'humanité comme menace pour la "biosphère"

La suite de cette étude paraîtra prochainement.

¹³ C. Haub, "How Many People Have Ever Lived on Earth? ", *Population Today*, Population Reference Bureau (PRB), novembre-décembre 2002.

¹⁴ "En 1980, désireux de démontrer publiquement l'absurdité des thèses relatives à la raréfaction des ressources et à la hausse de leur prix, Julian Simon paria 10.000 dollars avec Paul Ehrlich - alors l'écologiste le plus connu de la planète - et plusieurs professeurs de Princeton que la valeur d'un panier composé de 5 matières premières - dont le choix était laissé aux opposants - baisserait après une période de dix ans. C'est ce qui advint pour chacune des matières sélectionnées et, en 1990, les écologistes durent signer le chèque. " : C. de Salle, " Le croquemitaine de la pénurie pétrolière ", *La Libre Belgique*, 12 octobre 2005.